

*Lise Charles*

## **La Cattiva**

**LISE  
CHARLES**



# La Cattiva



Lise Charles

# La Cattiva

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2013  
ISBN : 978-2-8180-1728-9  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

– Si tu n’as pas peur, il ne t’arrivera rien.

– Très bien, répondit-il.

Et il traversa sans frémir le portique de marbre.

– Et si j’ai peur? ai-je demandé.

– Si tu as peur, tu mourras.

Au premier pas sous le portique, je me suis effondrée, et toutes les pierres sont tombées sur moi.





## I

La poire s'écrasa dans le caniveau. Marianne n'en avait pris qu'une bouchée avant de la laisser tomber à terre. C'était la dernière poire des Fabri, elle était délicieuse, déclara-t-elle. Pourquoi l'as-tu jetée? Marianne ne répondit rien et continua de fouiller sous les sièges de la voiture, entre les habits épars qui sentaient l'essence et les couteaux en plastique, désormais inutilisables. Tu vois! il était là, et mes lunettes aussi. Elles doivent être rayées, maintenant. Elle chausa rageusement ses lunettes en forme de cœur, fourra le guide dans son sac et partit d'un pas vif, tandis que Pierre fermait les portières et lui demandait distraitemment, en se retournant pour vérifier que les rétroviseurs s'étaient bien repliés, mais qu'est-ce que tu as? Les toits rouges ni la sérénité de Modène ne l'émurent, l'ange de la mort sur la façade du Duomo lui parut

petit et gris (petit et gris comme notre amour, susurra-t-elle à l'oreille de Pierre, qui eut un sourire attristé et l'habileté de ne rien répondre), elle s'assit sur un banc en face de l'église, où elle refusa d'entrer. Pierre murmura seulement : regarde au moins les lions, devant la façade, ils sont beaux, non ? Il esquissa un rugissement timide. Oui, enfin, il y en a aussi à Venise, des lions. Pierre haussa les épaules d'un air dépité, il n'avait jamais vu Venise, et il se dirigea vers l'église. Marianne observa le nez des passantes, leurs cheveux, songea qu'elle voulait des tennis exactement comme celles de la fille qui passait à vélo, là-bas, et aussi du vinaigre. Elle se baissa pour refaire le minuscule nœud de ses ballerines grises, et se sentit bien ridicule, à tripoter ces deux bouts de ficelle pour un nœud décoratif qui ne décorait rien ; des tennis, au moins, avaient des lacets dignes de ce nom. J'en ai marre, j'en ai tellement marre. Au bout de quelques minutes, Pierre sortit du Duomo : ce n'était guère étonnant qu'il y fût resté aussi peu de temps, il s'ennuyait toujours quand il était seul, preuve qu'il était un personnage ennuyeux. De loin, il lui faisait de grands signes de ses grands bras tout maigres pour qu'elle vînt le rejoindre. La tête légèrement tournée sur le côté, Marianne l'observait du coin de l'œil sans bouger, sachant que ses lunettes étaient assez noires pour qu'il ne pût pas être certain qu'elle le regar-

daït. Elle se sentait si évidemment méchante que sa gorge se serrait de satisfaction. Enfin, il courut vers elle, s'assit et lui dit d'une voix essoufflée que vraiment, elle devrait, vraiment, y aller, autrement, vraiment, elle le regretterait, c'est splendide, l'intérieur est entièrement fait de briques et combine une sorte de, je sais pas, disons d'élan gothique avec une luminosité véritablement romane. Oh, mais c'est bien, tu as appris le guide Michelin par cœur, dis-moi. Pierre retira brusquement son bras de l'épaule de Marianne et lui demanda de mettre un terme à son insolence. Je mets un terme à rien du tout, parce que je suis pas insolente, l'intérieur du Duomo m'intéresse pas, franchement tu pourrais le comprendre, on en a déjà vu trois cent mille, des duomos, Sienne, Milan, Parme, San Gimignano, c'est tout pareil au bout d'un moment, ils me font chier, les duomos, ils me supergonflent, y en a partout, avant je croyais qu'y avait que celui de Florence, mais pas du tout, chaque petite ville pourrie d'Italie a son duomo tout pareil aux autres, et puis je pourrai toujours regarder des photos sur internet, si je veux. Moi j'ai envie de voir la tour de Pise, et le tombeau de Juliette, et c'est tout. Pierre sourit devant la jeune fille secouée de colère, il essaya de lui enlever ses lunettes et de l'embrasser, mais un seul geste de Marianne fit avorter les deux mouvements : elle se leva. Du ton anodin de quelqu'un

qui reprendrait une conversation interrompue, elle demanda : mais elle, par exemple, comment tu la trouves ? Qui ? elle ? Moche. Non, pas elle, elle ! Ah, elle, ça va. Ça va, ou ça-va-ça-va ? Ça-va-ça-va. Dis tout de suite qu'elle est mieux que moi. Pierre haussa les épaules. Les poires des Fabbri étaient vraiment bonnes, dommage qu'il en reste plus, j'ai faim et soif, soupira Marianne. Mais pourquoi tu as jeté la dernière, aussi ? Tu m'as déjà posé la question, tu m'énerves. En tout cas, c'était pas très respectueux pour Mario et Silvia, de jeter comme ça ce qu'ils nous avaient offert si gentiment. Tu te rappelles le regard de Silvia quand elle nous a tendu le panier, hier ? Un panier comme on n'en fait plus, tu as remarqué la qualité de l'osier ? Il faudra penser à le lui rendre, l'an prochain. À moins qu'elle nous l'ait donné ? Tu crois qu'elle nous l'a donné ? Oh oui, c'est sûr, reprit Pierre en levant les yeux vers le ciel, oui ! elle nous l'a donné, ce serait même extrêmement grossier de vouloir le lui rendre. Toujours est-il que son regard, tu t'en souviens ? Un regard triste et attendri. On aurait dit qu'elle me prenait pour son fils. Ça m'a ému. Ce sont de braves gens, les Fabbri. Mais tiens, je crois me souvenir que... Pierre fouilla dans la poche de son bermuda et en sortit un petit gâteau en forme de cœur : un Baticuore ! Il l'approcha de la bouche de Marianne, qui le repoussa d'une grimace et d'un mouvement

de la main. J'en veux pas, de ce truc. Un Batticuore? fit Pierre, mi-rieur mi-inquiet. Il le brisa en deux. Tu en prends une moitié, j'en prends une moitié, c'est un symbole. Un symbole qu'il existe un *nous* au-delà du *tu* et du *je*. Allez, Marianne, ça se refuse pas. Il avait maintenant l'air tout à fait anxieux. Je te dis que j'en veux pas, de ton battimachin moisi-dégueu au fond de ta poche! Alors viens, dit Pierre, haussant de nouveau les épaules et fourrant précipitamment les deux moitiés du biscuit dans sa bouche, on va t'acheter quelque chose de bon. J'ai pas faim, j'avais juste envie d'une poire, et toi, toi tu fais que parler de respect, d'insolence, d'osier et de symboles, tu me gonfles, mais tu me tellement gonfles! Pierre rit et, une nouvelle fois, essaya de relever ses lunettes : je te jure, tu as une de ces têtes, avec ces deux cœurs en plein milieu du visage, c'est impayable. Si au moins ils pouvaient te rendre amoureuse... Marianne se laissa faire, mais plissa le nez et les paupières le plus fort qu'il lui fut possible, en signe de contrariété; elle acceptait mal que sa mauvaise humeur pût être amusante ou touchante.

Moi je t'aime, et j'ai vraiment chaud, déclara Pierre en s'épongeant le front, qu'il avait collant. Tu dis que tu as chaud seulement parce que j'ai dit que j'avais faim, tu ne supportes pas l'idée que je

puisse avoir quelque chose de plus que toi, répondit tristement Marianne. Pierre murmura que le raisonnement lui échappait. Tant pis pour toi si tu comprends rien, moi je voudrais seulement acheter du vinaigre balsamique, et après on y va. Bonne idée, *anch'io!* j'en rapporterai une bouteille à Maman, ça lui fera plaisir, surtout avec des carottes râpées. Marianne songea que Pierre s'exprimait mal, que Pierre était toujours d'accord avec elle et que Pierre ne prenait jamais aucune initiative. Avançant un peu sa lèvre inférieure, il envoya un souffle vertical sur sa mèche brune, qui, plaquée sur son front par la sueur, ne se souleva qu'à peine. Tu veux dire quoi, exactement, quand tu dis que j'ai une tête impayable? demanda Marianne. Impayable, ça veut dire ridicule? Mais non, enfin! ça veut dire jolie, mignonne, il l'embrassa dans le cou.

Dans la boutique, ils eurent à choisir entre trente centilitres d'un vinaigre de trente-cinq ans à soixante-dix euros et un litre non daté à quinze euros, Marianne décida de prendre le second et Pierre commenta tu as raison, la bouteille est aussi chic dans les deux cas et c'est ultra-cher, soixante-dix euros, pour cette quantité, Marianne lui fit remarquer qu'il y avait des gens qui, eux, appréciaient les bons produits, Pierre lui dit d'un ton moqueur alors tu n'en fais pas partie, si je comprends bien? Pour toute réponse, Marianne rabaissa ses lunettes

de soleil et sortit de la boutique. Mais qu'est-ce que tu as, enfin? lui demanda-t-il. La patience de Pierre exaspérait Marianne. Elle aurait préféré qu'il se fâchât pour de bon. Mais je n'ai rien, combien de fois je devrai te le dire? Elle en aurait pleuré de rage. Au lieu de quoi elle se mit à lire le guide à voix haute : Achats. Le vinaigre balsamique. Seules Modène et Reggio Emilia fabriquent blabla vinaigre certifié balsamique traditionnel. Long et complexe processus de fabrication qui explique son prix élevé : tu vois, et toi tu te plains, comme d'hab. Le vinaigre est mis à vieillir dans des tonneaux de bois successifs, chacun d'un bois différent pour lui donner des arômes variés. Tu vois, trente-cinq ans, ça aurait trente-cinq arômes différents, alors bon, tes soixante-dix euros, excuse-moi, ça les vaut carrément, deux euros par arôme. On estime qu'à partir de douze ans d'âge, il commence à être un bon cru. Tu vois ! on a pris du vinaigre pourri, je te l'avais dit, je te l'avais dit. Elle avait maintenant les yeux pleins de larmes, et c'est d'une voix tremblante qu'elle poursuivit : le contenant se réduit au fil du temps, car le vinaigre en s'évaporant devient un liquide épais et velouté, dont quelques gouttes à peine suffisent à donner un goût et un parfum inimitables. Un goût et un parfum inimitables ! Tu vois ! tu vois ! j'aurais dû prendre l'autre, ça faisait rien qu'il y en ait peu, puisque *quelques gouttes à peine* suffisent ! Tu

vois! Toi et tes carottes râpées! Marianne claqua le livre et hésita à le jeter par terre, mais se retint, consciente de ce qu'une répétition pourrait avoir de ridicule et craignant surtout d'abîmer son guide. Je te signale que « quelques gouttes à peine suffisent », c'est ambigu, fit remarquer Pierre, ça peut vouloir dire que quelques gouttes suffisent à peine, avec une antéposition de la locution adverbiale, et dans ce cas, on a bien fait de prendre l'autre. Il avait l'œil finaud. Marianne émit un soupir bruyant et rangea le guide. Vexé du mauvais accueil fait à sa plaisanterie, Pierre prit un air sérieux et las : je sais vraiment pas ce que tu as aujourd'hui, tu vas avoir tes règles ou quoi? Marianne, outrée qu'il osât ainsi la réduire à ses hormones, répliqua : tu me gonfles, viens, j'en ai marre de Modène, on rentre à la voiture. Ah, c'est vrai, tu as raison, de toute façon il est l'heure, on risquerait d'avoir une contravention, comme ce matin à Parme. Ce serait vraiment trop bête. Quarante euros, quand j'y repense, pour vingt minutes de retard! Pourquoi fallait-il que Pierre se rangeât toujours à son avis, en prenant systématiquement soin de le conforter par des arguments économiques? Marianne soupira une nouvelle fois; les branches de ses lunettes lui faisaient mal aux oreilles. Brusquement, elle se rendit compte qu'ils allaient partir, qu'elle ne reverrait peut-être jamais Modène et qu'elle ne se rappellerait rien d'autre



que son exaspération. Elle regarda autour d'elle et décida de piocher un souvenir. Comme le roi de la légende, elle fit vœu que ce serait la première chose qu'elle verrait au coin de la rue. Elle oublia son vœu en chemin.

Devant une fontaine où une statue tristement courbée se mirait, elle voulut que Pierre la prît en photo ; avec mon appareil, je préfère. Oui, tu as raison, il est plus adapté dans ce contexte, acquiesça-t-il. Marianne ne lui demanda pas de préciser ce qu'il entendait par là ; si elle voulait que les photos fussent sur son propre appareil, c'était simplement qu'elle craignait de ne pas pouvoir récupérer celles de Pierre si elle le quittait, comme elle en avait l'intention, dès leur retour en France. Le voyant s'agenouiller avec zèle parmi les pigeons et modifier anxieusement les réglages, Marianne pensa tout d'un coup qu'elle était bien cynique, bien méchante, que Pierre était pourtant beau dans le contre-jour, que ses arcades sourcilières étaient les plus charmantes du monde, elle pensa combien elle serait malheureuse après leur rupture, combien elle le regretterait, elle pensa qu'elle aurait dû lui faire prendre la photo sur son appareil à lui, pour qu'il se souvînt toujours d'elle et pleurât en la voyant si belle, et elle oublia de sourire.

La poitrine de Pierre ne se soulevait plus, il était parfaitement immobile, ses grands yeux

noirs, un peu écarquillés, ne clignaient pas, seules quelques gouttes de sueur tremblaient à la racine de ses cheveux. Il était devenu le prince malheureux. Et Marianne se rappela le conte qu'elle lui avait récité, deux fois, trois fois, peut-être plus, durant le mois où, fiévreux, il s'était tordu de froid et de chaud dans son lit :

« Assis sur son trône, le prince regarde la fresque du plafond : il lui semble être le dragon qui n'en finit pas de se faire percer ; les anges qui rient, c'est de lui qu'ils se moquent. Il se redresse sur les accoudoirs brûlants : "C'est assez !" Le prince sort du palais : furieux, il claque le pont-levis. Sa couronne pèse sur sa tête, ses pieds couverts de diamants et de rubis sont lourds. Il se retourne vers l'édifice : la façade étincelle, des gouttes d'or tombent du toit, et le prince, ébloui, plisse les paupières. Chaque colonne de marbre repose sur les bras musculeux d'un esclave, figé à jamais dans sa souffrance ; le prince n'y peut rien, mais soupire : "Je n'y peux rien, mais je soupire." La brise du soupir se répand dans toute la ville. "Qu'a donc notre prince ?" murmure le peuple inquiet. "Je suis malheureux", déclare le prince.

Le prince est malheureux. Tous les barons se sont rassemblés afin de le distraire : ils dansent la ronde, mangent du cochon et inventent le bridge et

la belote. Ne sachant à quel saint se vouer, toutes les dames réunies, comtesses et marquises, montrent leur poitrine nue pour le dérider. Le bridge, la belote et les petits tétons ennuiant le prince. “La chair me lasse, hélas, et la belote m’embête”, déclare-t-il. Barons et dames plient bagage.

Le prince sort de nuit par la petite porte de derrière, après avoir versé de l’or dans les poches des gardes endormis. Il court cuisses nues dans la forêt, sent les feuilles grises tomber en pluie sur ses épaules. Il regarde les arbres se tordre de froid et plaint les oiseaux qui sautillent sur deux pattes. Les limaces sont des escargots sans coquille, les chenilles des papillons amputés de leurs ailes. Toute la nature lui semble maladroite et mutilée. Alors, le prince s’assied sur une pierre et ferme les yeux. Il est resté dans la même position si longtemps qu’il ne sait plus distinguer ses membres ; étonné, puis ravi, il se demande si son mollet droit repose sur son mollet gauche, ou si c’est le contraire, et si sa main touche sa cuisse ou sa hanche. Il sent avec délices qu’il ne sent plus rien, et croit que l’âme du rocher l’a pénétré : jamais plus il ne bougera, son corps est une grande plaque immobile. “Et voilà que je ne pense plus rien”, pense le prince, trouvant la chose exquise.

Un éternuement, et cuisses, mains et mollets se séparèrent. “J’ai failli être heureux”, soupira le

prince en se levant, tandis que les hiboux riaient parmi les branches. »

Mais souris, enfin! tu es tellement plus belle quand tu souris! Marianne plissa les lèvres.

Pierre marchait vite, Marianne regardait ses mollets, aussi maigres que les pattes d'un échassier, blanc laiteux en haut, blanc cassé en bas. Il tendait derrière son dos une main qui, comme dotée d'une vie propre, paraissait vouloir se séparer du corps où elle était accrochée afin de rebrousser chemin. Marianne, émue, accéléra le pas et agrippa avec ses doigts ceux qui s'élançaient vers elle. On se serait cru au plafond de la chapelle Sixtine. En arrivant à la voiture, elle décida en signe de paix de prendre une tomate dans la glacière : ses dents s'y enfoncèrent comme dans une boule de farine mouillée, et elle la jeta dans le caniveau. La tomate roula près de la poire : c'était la dernière tomate des Fabbri, elle était dégueulasse, dit Marianne en riant, et Pierre rit aussi, heureux de la voir joyeuse (alors tu as raison de l'avoir jetée, surtout qu'elle ne nous avait rien coûté).

★

T'as pas l'air de tenir à notre couple. Hein? répondit Marianne, feignant la distraction. Notre

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
en février 2013  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2321 – N° d'édition : 248802  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : mars 2013

*Imprimé en France*



Lise Charles  
**La Cattiva**

Cette édition électronique du livre  
*La Cattiva* de LISE CHARLES  
a été réalisée le 11 février 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2013  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782818017289 - Numéro d'édition : 248802).  
Code Sodis : N54429 - ISBN : 9782818017302  
Numéro d'édition : 248804.